Document généré le 25 avr. 2024 11:44

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Compati

André Carpentier

Numéro 110, automne 2006

Compassion

URI : https://id.erudit.org/iderudit/14207ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Carpentier, A. (2006). Compati. *Moebius*, (110), 55–63.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2006

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

André Carpentier

Compati

À Marie-Lise, Isabelle, Catherine, Camille, Alexis, qui m'ont initié à mon propre savoir sur Charles Juliet.

[...] *mais vous êtes enfin devenu homme, et vous commencez, par l'expérience de vos maux, à compatir à ceux des autres.*

François de Salignac de la Mothe-Fénelon,
Les aventures de Télémaque, Dix-septième livre

Plusieurs connaissent l'écrivain Charles Juliet comme poète, essayiste et romancier mémorialiste, mais aussi et peut-être surtout comme l'auteur d'un volumineux *Journal* jusqu'ici en cinq tomes[1]. Or, je conçois comme la marque de son intégrité, disons de la rigueur de sa posture et de son engagement d'écrivain, que, durant ses seize premières années d'écriture intimiste, marquées par une patiente évolution et par un ascétique désir de dépouillement du moi, Charles Juliet ait écrit dans le silence et la réclusion sans publier la moindre ligne sur lui-même[2], jetant des fragments dans ses cahiers, faute de consigner mieux que ces notes éparses le concernant en apparence exclusivement. Voilà sans doute pourquoi Charles Juliet mit plusieurs années à prendre conscience que son soliloque en vue de se clarifier était porteur d'une adresse au lecteur, voire d'un dialogue, sinon même d'un échange à plusieurs voix, pour la raison que ce soliloque dissimulait

à ses *yeux* – mais pas à ceux des lecteurs – ce qu'on pourrait appeler une compatibilité inconsciente.

*

À fréquenter depuis longtemps son *Journal*, j'ai profusément imaginé Charles Juliet en homme de réclusion opiniâtre, écrivant au déclin du jour avec son sang et ses larmes, sans se faire remarquer socialement, mais écrivant au pourchas de lui-même, c'est-à-dire pour exister en tant que Charles Juliet, le plus authentiquement possible, et pour en témoigner. Juliet déploie en effet, dans le défilé des jours, des fragments d'écriture pour prendre conscience de la vie et de lui-même dans le monde, ce qui bouge au plus intime agissant comme foyer d'où doit jaillir un travail de connaissance et de mise en ordre de son désordre d'émotions. Au principe du journal intime – et celui de Juliet n'y échappe pas – figure la conviction que tout être doit créer ce qu'il est.

Écrivain avide de révélations sur l'existence, comme tous les grands journaliers – je pense à mes préférés, les Pavese, Kafka, Woolf, Saint-Denys Garneau, Léautaud, Calaferte –, Juliet fait fond sur ses ressassements, ses questionnements, ses incertitudes, et cela en tendant vers la plus radicale franchise. Juliet noue en effet avec le lecteur un pacte de sincérité, qui est au principe même du journal intime, une sincérité, disent ses adeptes, qui ne lui faillira jamais. Rien à voir, donc, avec les *sincérités successives* à la manière de Gide, ou les agressions et provocations d'un Witold Gombrowicz ou d'un Jean-Pierre Guay – qui figurent quand même sur la liste de ceux que j'estime –, ou avec les afféteries d'un Jouhandeau ou les dissimulations de tant d'autres, sur le modèle de Rousseau. C'est que l'écriture journalière, chez Juliet, répond à une nécessité de clarification quant à son rapport aux arcanes de la vie. Son œuvre d'intimiste est donc assujettie à un principe de fouille[3]. Son journal se constitue ainsi en un lieu d'extrême solitude et de doutes ; solitude et doutes étant pour lui les conditions constitutives de l'écriture journalière en chantier d'apprentissage. C'est dire que

Juliet – et j'emprunte ici ses propres mots, tirés d'un petit livre rare intitulé *Trouver la source*[4] –, c'est dire, donc, que Juliet exige de lui-même une forme de « vue juste » (p. 22), tendue par une parole vraie, de manière à accéder à une « clarté intérieure » (p.17) propre à l'unifier, aussi à le décharger des impératifs du préconstruit dont il est l'objet, voire à le soulager de son ego. C'est là, loin des effets de mode et des feux de la rampe, dans la notation assidue et fragmentaire, que Juliet situe le vrai travail d'écriture journalière.

Cette écriture journalière, chez Juliet, est donc subordonnée à une lutte contre sa propre confusion ; d'où l'extrême souci de simplicité et de précision, disons de rigueur dans l'écriture puis dans la réécriture des fragments. Juliet tend vers la vérité de l'être par un regard clair au milieu de la profusion, un regard qui vise, dans la mesure du possible, à ne rien déformer de ce qu'il entrevoit et à ne rien laisser échapper d'essentiel au profit d'une interprétation complaisante. La clairvoyance, tout comme la sincérité, est capitale aux yeux de celui qui conçoit l'écriture journalière comme un combat devant mener à une œuvre juste. C'est en ce sens que Juliet travaille sans cesse à calmer en lui-même la surabondance des émotions. Cela se ressent, à la lecture du *Journal*, par exemple après la publication du premier tome ; Juliet s'acharne alors, et plus que jamais, dirait-on, à échapper aux embuscades de l'actualité mondaine, et bien sûr au traquenard de sa soudaine gloire d'écrivain – reçue avec autant de détachement que de plaisir.

Je devine que cela, pour certains, sera difficile à croire, s'agissant ici de l'auteur d'un journal intime, mais je dis qu'on ne se trompera pas en imaginant Juliet de cette sorte d'écrivains qui élèvent l'écriture en principe moral, qui s'effacent même au profit de leur œuvre – la vie, aux yeux de Juliet, authentifiant l'œuvre, et non l'inverse.

*

La parution du premier tome du *Journal*, en 1978, est déterminante pour Juliet, qui, aussitôt le livre diffusé, reçoit de nombreux et fervents témoignages de lecteurs,

certains s'y révélant en lien de fraternité, voire en symbiose avec le personnage sujet du *Journal*, ou se prétendant figurés par lui ; d'autres encore se déclarant conviés, par l'exigeante sincérité de Juliet, à faire eux-mêmes le point sur leur propre vie. « Un jour important, dit Juliet, fut celui où j'ai découvert que l'aventure que je vivais, d'autres l'avaient vécue. Ce jour-là, tout s'est mis en place. Je n'étais plus seul. Je n'avais plus peur. Je ne redoutais plus de sombrer. » (p. 19) Ces réactions empathiques lui font donc prendre conscience que la recherche de l'inexprimé en sa propre personne touche corrélativement l'implicite de plusieurs lecteurs. Et qu'en fait, dans le secret de l'écriture intime, il a déjà lui-même introjecté un lecteur défini par la quête qu'il lui offre de partager. Donc, un lecteur compatible avec lui. (J'y reviendrai.) En d'autres termes, Juliet fait le constat que, sans qu'il s'y soit appliqué, il a déjà établi une relation de proche à proche, je dirais de front à front avec le lecteur, et que, sans avoir l'air d'y toucher, son écriture journalière est déjà pleinement investie d'une grande sympathie pour ce lecteur introjecté – et à travers lui, peut-être même pour ses semblables.

Juliet persiste donc dans la multiplication des notules et dans l'attente active de révélations dès lors délibérément destinées à être offertes en partage au lecteur ; il s'agit alors de laisser ce lecteur avoir part à sa quête en même temps que lui, et cela sans jamais faire la leçon, car Juliet ne poursuit son apprentissage que par le truchement de sa propre vie. Ce qui se déploie ainsi dans le *Journal*, surtout à compter d'*Accueils* (1982-1988), mais plus intensément encore dans *L'autre faim* (1989-1992), c'est l'écoute accordée à ce qui lui est extérieur. Son expérience du monde le raccorde plus consciemment à la communauté humaine. Cette démarche, marquée par l'empathie pour des êtres déroutés par des questionnements les dépassant, au contraire de l'élever au-dessus du lecteur, le met plus humblement que jamais en relation avec celui-ci, et sa part d'inexprimé. Juliet l'écrit dans son *Journal*, le 11 janvier 1989 : « Cet inexprimé que je perçois en certains êtres, il m'aimante[5]. » Voilà qui ouvre

considérablement la portée d'une « vue juste » (p. 22) par une parole vraie.

Juliet l'explique, dans *Trouver la source* : seule l'écoute de sa propre « voix », « qui implique silence et solitude » (p. 21), peut mener à une « vue juste » et contribuer à cette double aventure de quête de soi et de partage. Par cette parole authentique, l'écrivain, non seulement se libère de l'exclusivité de son ego, mais il se lance à la rencontre du lieu où l'autre advient jusqu'à soi, ce lieu où le singulier et l'universel coïncident, où le particulier accède au commun. « Quand on rencontre les mots dans lesquels on se reconnaît, écrit Juliet dans son *Journal*, des prises de conscience s'effectuent, la solitude prend fin, la souffrance se fait moins lourde[6]. » Voilà comment, chez Juliet, s'ébranle l'ouverture à l'autre : par une écoute (« Écouter autrui, c'est le faire exister. » p. 80) et par une réception empathique. À compter de cette révélation, son sens des fondements humains les plus arcanes s'élargit. Plus il parle de lui, plus il parle de l'autre, et plus il tend vers cet espace de signification où l'autre et lui ne font plus « qu'un seul » (p. 47). Son chantier d'apprentissage n'aurait plus aucun sens hors de ce partage. Puis, moment ultime, Juliet s'élève au-dessus de lui-même et se donne de ce qu'il est une perception pour ainsi dire extérieure ; il devient « cet autre regard qui, surplombant le premier, s'acharne à discerner ce qui en limite et en altère la vision » (p. 107).

Ce qui me semble bouleversant, dans le *Journal* de Juliet, c'est justement cette recherche incessante de la voix juste et de cette lumière intérieure vers lesquelles il ne se repose jamais de tendre, sans cesse agité par la crainte de ne plus en retrouver la source. Cette voix, il l'appelle le *murmure* : « J'écris ce que me propose le murmure. » (p. 34) Or, le murmure (« bruit sourd, léger et continu de voix humaine », dit le *Grand Robert*) n'est-il pas justement, au sein du bruissement mondain, une parole tendant modestement vers l'autre ? C'est bien ainsi que j'entends le journal intime : une voix humaine continue, peu sonore au milieu de l'agitation, tout à la fois tournée vers elle-même et vers l'autre. Cette voix, Juliet la rend par un langage dépouillé, exempt de lyrisme mais toujours tendu vers

l'essentiel. Évidemment, tout journalier engagé dans une telle entreprise – et Juliet s'en ouvre à plusieurs reprises dans le *Journal* – est sans cesse confronté à l'inadéquation du langage par rapport à ce qui cherche à se dire et qu'il entrevoit comme la vérité. « La "vérité", elle est ce qu'on découvre – en soi, hors de soi – quand l'esprit, établi dans la clarté, exempt de tout désir, de toute intention, se trouve apte à voir sans rien dénaturer. » (p. 78) Or, cette plongée en lui-même est vécue comme un arrachement autant que comme une illumination, Juliet affrontant inlassablement ses propres limites, ses résistances, son entropie, pour ensuite remonter vers la clarté de la « vue juste ».

*

En 1989 – trois tomes du *Journal* sont alors parus –, Juliet publie *L'année de l'éveil*[7], un roman autobiographique qui fait le récit de son entrée en adolescence, avec ses révoltes et sa détresse, ses déchirements et ses ferveurs. *L'année* raconte l'histoire d'un paysan de dix-huit ans n'ayant jamais quitté son village et qui, devenu jeune militaire, traverse une année de découvertes et de bouleversements. Le succès de librairie de *L'Année* ouvre un nouveau lectorat à Juliet – de même que l'adaptation cinématographique qui suivra[8] ; par ailleurs, le roman conforte la plupart de ses fidèles lecteurs du *Journal* et de sa poésie, qui font le constat que, même dans l'imaginaire romanesque, Juliet reste Juliet. Cela se confirmera à la parution de *Lambeaux*, en 1995, qui apparaît comme le second volet d'un diptyque. Juliet y dénoue le malaise à l'origine de son écriture : la mort de sa mère alors qu'il n'avait que quelques mois. En première partie, il tente de « ressusciter » cette mère, de la « recréer[9] ». En deuxième partie, il présente l'autre mère, celle qui l'a recueilli, à qui il prête ses mots pour en fouiller la pensée. Derrière ce double portrait, Charles Juliet relate la lente gestation de son être, par-delà les appréhensions, les blessures, jusqu'au moment d'adhérer à la vie. Cette adhésion, elle est le fait d'un travail de longue haleine dont le *Journal* est le premier et patient témoin.

Pour moi, il y a deux Charles Juliet, celui d'avant la parution de *L'année de l'éveil* (1989), que je qualifierais de journalier de la déchirure ; et celui de la maturité, plus apaisé et davantage dans l'amitié du lecteur ; allons vers le mot que Juliet lui-même emploie : plus dans la compassion. Juliet l'écrit en effet dans *Trouver la source*: il s'agit d'« intervenir sur [s]oi-même [...] afin de devenir plus clair, plus vaste, plus riche d'amour et de compassion. » (p. 17) Il le dit autrement dans *L'autre faim*: « Écrire, pour moi c'est donc avoir mes racines dans cette part commune, et partant de mon vécu, mettre en mots ce en quoi je souhaiterais que mes semblables puissent partiellement ou parfois totalement se reconnaître[10]. » C'est que la compassion agit, chez Juliet, comme vecteur de participation aux affaires humaines. On le voit dans *L'autre faim*, où Juliet multiplie les échanges avec des interlocuteurs chez qui il repère une commune souffrance, et cela le mène à développer une véritable philosophie de la relation humaine.

*

Le mot *compassion*, je sais ce qu'il veut dire dans ma vie d'homme, je sais aussi ce qu'il signifie dans les dictionnaires et de quel étymon il descend : du latin chrétien *compassio*, dérivé de *compati*, « souffrir avec » : de *cum* « avec » et *pati* « pâtir » ; pâtir : « éprouver de la souffrance, de la peine ». La compassion ouvre donc au sentiment qui incline à partager les supplices d'autrui, à harmoniser ses émotions avec les siennes, à prendre part à sa peine. Pour cela, et l'exemple de Juliet en témoigne éloquemment, ne faut-il pas d'abord être compatible avec autrui, c'est-à-dire savoir s'accorder avec lui, et avec ses maux et ses chagrins ?

Cette compatibilité, qui se décline sur le mode du *vivre ensemble*, s'exprime avec des degrés chez les auteurs soigneux, surtout les prétendants au titre de philosophe. Mais chez l'artiste, chez l'écrivain, à qui on demande de témoigner, et non de bâtir des modèles de pensée, ce n'est pas si simple qu'il y paraît d'affronter cette question par ses diverses désinences. Oserais-je, par exemple, dans mon

rapport à autrui, usurper sur sa douleur ? Et d'abord, est-ce que cela existe, au fond caché de moi-même, qu'un lecteur avec lequel je serais compatible, jusqu'à ce que l'un, pour l'autre, soit touché de compassion ? Et s'il existe, ce lecteur compatible, saurais-je le reconnaître ? Ou même devrais-je le reconnaître jusque dans ses malheurs et prendre part à sa peine ? Je pousse la question à son comble d'indélicatesse : serais-je si certain de ne pas céder à une forme de pitié gémissante, et que cette attitude n'interviendrait pas comme un obstacle dans une démarche pour penser librement le monde – en vue de le rendre meilleur ? Sur ces questions, je note que Juliet, qui « écrit avec un silencieux », comme le dit Bernard Morlino[11], ne s'approprie que sa propre douleur, qu'il écrit à partir de lui-même et n'attend pas du lecteur un retour de compassion – comme on dit un retour d'ascenseur. Et que chez lui, la compassion s'est déployée dans l'authenticité de l'insu. C'est qu'en effet, l'écrivain écrit dans son angle mort.

Oh ! mais je sais bien que les écrivains se nourrissent de ce qu'ils voient, de ce qu'ils entendent, de ce qu'ils savent, de ce qu'ils imaginent et que tout cela n'est pas que du bonheur. Qu'ils s'approprient des destins et même qu'ils les apprêtent à leurs besoins artistiques. Mais je sais aussi que dans l'emprunt, il leur est vital de se maintenir au plus près de l'insu, qui est leur mode de liberté, et qui garantit leur disponibilité à tout. Voilà pourquoi l'écrivain que je suis, contrairement à l'homme qu'on dit derrière, ne se projette pas consciemment dans une démarche de compassion. C'est comme ça quand on craint de faillir dans son devoir d'artiste : on regarde ailleurs, on fouille en aveugle dans son angle mort. Ce qui n'empêche pas l'homme derrière de « souffrir avec ». C'est qu'en effet, l'écrivain est un être fractionné.

1. Jusqu'à ce jour (printemps 2006), sont parus : *Ténèbres en terre froide, Journal T1* (1957-1964), 1978 ; *Traversée de la nuit, Journal T2* (1965-1968), 1980 ; *Lueur après labour, Journal T3* (1968-1981), 1982 ; *Accueils, Journal T4* (1982-1988), 1994 ; *L'autre faim, Journal T5* (1989-1992), 2003. Juliet a aussi fait publier deux journaux circonstanciels : les *Carnets de Saorge*, 1994, journal d'un séjour de quatre mois dans les Alpes-Maritimes, et *Au*

pays du long nuage blanc : Journal Wellington 2003 – janvier 2004, 2005, relatant un séjour de cinq mois en Nouvelle-Zélande.

2. Ce n'est qu'en 1973, à l'instigation de l'écrivain Georges Haldas, que Juliet publie les premiers *Fragments* tirés de son journal (Lausanne, Éditions Rencontre).

3. Juliet intitule justement un de ses recueils de poésie *Fouille* (Paris, P.O.L., 1998).

4. *Trouver la source*, Vénissieux, Éditions Parole d'aube, 1993, 107 p. (Réédition : *Trouver la source*, suivi d'*Échanges*, Grenouilleux, Éditions La Passe du Vent, 2000) Dans la suite de cet article, les références à *Trouver la source* se rapporteront à la première édition et seront précisées par un numéro de folio entre parenthèses dans le corps du texte.

5. *L'autre faim* (1989-1992), Paris, P.O.L., 2003, p. 13.

6. *L'autre faim*, p. 139.

7. *L'année de l'éveil*, Paris, P.O.L., 1989.

8. *L'année de l'éveil*, d'après le roman éponyme de Charles Juliet, est adapté au cinéma en 1991 par Gérard Corbiau.

9. *Lambeaux*, Paris, P.O.L., 1995, p. 8.

10. *L'autre faim*, p. 78.

11. « Jusqu'au bout de soi », Paris, *Lire*, février 2003.